

—A quoi bon ! la personne qui vous envoya vers moi ne voulait pas être connue.

—Dieu la bénira, dit Cécile avec ardeur.

—Je l'espère, Mademoiselle... Elle a beaucoup souffert, elle souffre encore beaucoup.

—Les larmes qu'elle essuie devraient lui être comptées.

—Elle en versera encore.

—Sur elle ?

—Sur les autres, surtout.

—Ne pouvons-nous rien pour elle ?

—La croire, lui obéir.

—La croire... Que veux-tu dire ?

—Supposez que l'asile qu'elle vous avait choisi ait cessé d'être sûr.

—Quoi ! s'écria Mme de Civray, tu nous renverrais de cette maison ?

—Moi ! Dieu m'en garde, Madame ; vous avez fait de moi une créature nouvelle. Depuis que je vous connais et que je vous aime, il se passe dans le fond de mon cœur des choses que je ne puis définir. Je commence à me repentir de fautes dont j'ignorais la gravité ; à haïr ce que l'on m'avait dit être bon ; à souhaiter la fin de ce que j'appelais par ignorance l'ère de la liberté, quand c'est le règne de l'injustice et de la guillotine. Ne doutez pas de moi, je vous en conjure. En vous suppliant de me quitter, je vous sauve la vie.

—Ainsi notre retraite est découverte ?

—Vous devez être arrêtées cette nuit.

—Où nous cacher, où fuir ? demanda Mme de Civray. S'il ne s'agissait que de moi, je me résignerais, mais je ne suis pas seule au monde. Je dois vivre pour mon fils, vivre pour Cécile qui deviendra ma fille, et dont la piété filiale sera récompensée. Rose ! Rose ! sauvez-nous, comme vous nous avez sauvées déjà.

—Je ne puis rien ! dit la blanchisseuse avec abattement, rien ! Mais une personne qui vous honore et vous aime, celle qui vous avait envoyée ici, me dit de vous prier de ne point manquer de me faire parvenir demain votre nouvelle adresse, peut-être aura-t-elle de graves et heureuses nouvelles à vous communiquer.

—Nous partons, dit Mme de Civray, nous partons sans attendre davantage. Ceux qui comptent nous livrer au comité révolutionnaire pourraient, s'ils nous trouvaient ici, vous confondre dans la même accusation, et qui sait ce qui deviendrait de vous !

—Je réclamerais l'appui de Robespierre.

—Non, dit Mme de Civray, vous ne le feriez plus pour les raisons que vous m'avez dites. Vous comprenez trop que la vie sans Dieu, une nation sans morale, un peuple sans maître sont impossibles. Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, vous vous perdriez en nous défendant.

—Oh ! Madame ! Madame ! fit la blanchisseuse, se peut-il que vous pensiez tant de bien de moi ?

—Et pourquoi non, mon enfant ? Personne ne vous a donné une éducation chrétienne, et cependant, au milieu des scènes de fureur et de débauche furieuse dont vous avez été témoin, vous avez gardé un cœur bon, un esprit juste. La reconnaissance que vous conservez vous a rendue pitoyable pour moi. Je vous aime et je vous estime, mon enfant, je vais vous en donner la plus grande des preuves.

—Oh ! merci ! Madame.

—Je veux vous apprendre mon nom, vous l'avez deviné, l'habit de la petite bourgeoise travestissait mal la grande dame. Je suis la comtesse de Civray, et Cécile est ma nièce. Mon fils se trouve en ce moment à Saint-Lazare, et je ne quitterai point Paris sans lui. Je ne suis pas pauvre, Rose, et je vais déposer chez vous tout ce qui me reste de ma fortune. Je ne veux prendre que quelques louis, quant au reste, vous me l'apporterez en proportion de mes besoins, car vous saurez toujours ce que je suis devenue.

—Un tel dépôt, Madame ! je ne l'accepte pas.

—Vous l'accepterez, mon enfant, et je sais que vous n'en détournerez pas une obole.

Mme de Civray prit le petit sac de cuir dans lequel elle enfermait ses diamants, et les fit jouer entre ses doigts sous les yeux de Rose-Thé, émerveillée par ce ruissellement d'étincelles.

—Serrez ceci, dit en souriant la comtesse, je vous les redemanderai un jour. Si, par la volonté de la Providence, je succombais ainsi que Cécile, informez-vous de mon fils... Henri de Civray, et remettez-lui ces diamants... Vous y joindrez cet or, mon enfant ; mais je vous ordonne de disposer d'une partie de cette somme, si elle était nécessaire pour assurer votre liberté.

Rose-Thé sanglotait aux genoux de la comtesse.

Quand elle fut un peu plus calme, elle chercha avec celle-ci le moyen de mettre le trésor en sûreté. Une cachette fut subitement ménagée dans l'angle d'une poutrelle ; puis Mme de Civray, munie seulement de quelques louis, quitta le logis de la blanchisseuse après l'avoir serrée dans ses bras.

—J'aurai de vos nouvelles ? demanda Rose-Thé en se retournant.

—Demain, répondit la comtesse de Civray.

Cécile et sa tante descendirent l'escalier, et se croisèrent au troisième étage avec les deux femmes en deuil que la mégère de la mansarde affirmait à Robert devoir être des aristocrates.

Elles échangèrent un regard, se reconnurent, puis se saluèrent d'un triste sourire.

Un moment après, Mme de Civray et Mlle de Saint-Rieul se trouvaient dans la rue de la Loi.

Elles songèrent tout d'abord à s'éloigner du quartier devenu dangereux pour elle. La comtesse restait pensive, Cécile n'osait parler la première. Cependant elle s'appuya affectueusement sur le bras de sa tante et lui demanda :

—Devines-tu qui nous a fait prévenir que l'on devait nous arrêter ?

—Non, répondit la comtesse.

—Je le sais, moi.

—Tu le sais !

—Oui, une seule créature peut encore se préoccuper de notre sort, et c'est la même qui nous procura un asile chez Rose-Thé !

—Quoi ! tu penses ?...

—Ma tante, répondit Cécile, je suis parvenue à dompter mon cœur, et à voir clair dans les actes d'autrui. J'ai pu souffrir par le fait d'une personne dont le nom seul vous cause un tressaillement, mais je lui rends aujourd'hui justice. Le jour où, chez Mme Roucher, elle trouva des accents qui me brisèrent le cœur, elle me laissa convaincue. Jeanne Raimbaud nous protégea, Jeanne Raimbaud nous sauva...

—Ne sais-tu point quelle maison elle habite ?

—Si, ma tante, et c'est pour cela que je crois à son dévouement. J'ai bien réfléchi et bien pleuré, la douleur m'a éclairée. Jeanne n'a jamais ni trahi ni vendu personne. Jeanne aime trop profondément Henri pour ne pas nous sauver par tendresse pour lui.

—Tais-toi, Cécile, tais-toi ! si cela était ?...

—Jeanne serait plus grande que vous qui l'avez méconnue, que moi qui l'ai haïe.

—Oh ! fit la comtesse, ce serait horrible de lui avoir infligé un pareil tourment.

—Elle nous l'a pardonné, puisqu'elle ne nous abandonne pas. Je suis sûre qu'elle n'oublie pas Henri, et que l'œuvre entreprise par elle réussira au delà de ce que vous attendez.

—Alors, Cécile, combien nous aurons à réparer.

—Oh ! la réparation sera bien simple, ma tante, vous marierez Jeanne à Henri.

—Et toi ? demanda la comtesse de Civray.

—Je me réjouirai de leur bonheur.

—Et mon beau rêve ? demanda la comtesse.

—Vous ne deviez point en avoir de plus cher que d'envier la félicité d'Henri.

—Ah ! toi aussi, tu as un grand cœur.

—Dieu m'en tiendra compte ! répondit Cécile avec un soupir.

Mme de Civray et sa nièce avaient marché devant elles machinalement. Elles fuyaient par peur sans savoir où. Un pont se présenta devant elles, elles le passèrent, puis elles se trouvèrent en face d'un monument lugubre, et bientôt se perdirent au milieu d'une foule grouillante. Elles se trouvaient en face de la Conciergerie.

CHAPITRE XIX

LA VOLEUSE DE DOSSIERS

Jeanne se trouvait seule enfin dans la petite pièce où elle avait coutume de se tenir lorsqu'elle travaillait aux costumes et aux toilettes de sa maîtresse.

L'officieuse dormait depuis longtemps. Fouquier-Tinville, las d'un dîner terminé par un orgie, ne devait pas s'éveiller avant le jour.

Jeanne se trouvait maîtresse de remplir la mission qu'elle s'était imposée en entrant dans la maison de Fouquier-Tinville.

Cependant, au moment de rentrer chez l'Accusateur public, elle sentit un dernier frisson l'agiter de la nuque à la plante des pieds. Elle éprouva non de l'hésitation, mais le sentiment qu'elle livrait à cette heure une bataille suprême, et qu'une défaite coûterait la vie à trois innocents.

Enfin elle pénétra dans le cabinet de travail de Fouquier-Tinville, et posa sur la cheminée la lampe qu'elle tenait à la main.

La vaste pièce, dans laquelle travaillait d'ordinaire le magistrat de la Révolution, avait un aspect lugubre. Sur les deux bureaux de l'Accusateur et de son secrétaire s'entassaient des liasses de dossiers. Les tapis tachés d'encre, les plumes tombées à terre, attestaient la hâte du travail. Chacun venait d'achever une besogne dont le résultat était de faire tomber en plus grand nombre les têtes des suspects.

Jeanne commença par examiner les papiers couvrant le bureau de Fouquier-Tinville. En dépit de l'angoisse qui lui broyait le cœur, elle procéda méthodiquement, lentement, lisant les premières lignes de chaque pièce, parcourant des listes marquées de signes étranges équivalant à des coups de hache, ou de signes : F majuscules également significatifs. A cette heure, où la fièvre brûlait ses membres et son cerveau, elle s'imposait un sang-froid indispensable à l'accomplissement de son œuvre. Une distraction pouvait lui faire oublier, négliger la page nécessaire, le dossier qu'elle venait prendre au péril de sa vie.

Elle achevait de fouiller dans les papiers de Fouquier-Tinville.

Tout à coup un nom son attention.

—André Chénier ! murmura Jeanne, André Chénier qui fut sur le point d'obtenir le périlleux honneur d'être le défenseur de Louis XVI... l'ami de François de Loizerolles, le compagnon d'Henri... Je préviendrai sa mère, elle ne le croit pas si près du péril. Je crierai à son frère Marie-Joseph : — Sauvez-le ! — et peut-être son influence combattrait-elle celle de Fouquier-Tinville.

Jeanne prit le brouillon de la liste sur laquelle se trouvait le nom d'André Chénier et le cacha dans son sein. Cela lui porterait bonheur de ne point se montrer égoïste dans son dévouement.

Mais en vain chercha-t-elle encore le dossier d'Henri de Civray.

Après avoir compulsé les papiers couvrant la table du bureau, elle ouvrit les tiroirs.

Le premier débordait d'or.

Dans le second, elle trouva des portaits de jeunes et ravissantes femmes, entourées de diamants, des tabatières enrichies de pierreries, des montres merveilleuses, des bagues, des colliers, tout ce que le " raptage " exercé dans les prisons livrait aux juges des suspects.

Elle referma le tiroir rempli de richesses volées, et chercha vainement dans les autres. Quelques cartes de civisme, des passeports en blanc, prêts à être vendus des sommes folles à ceux qui consentaient à payer leur vie au prix de leur fortune, attendaient les acquéreurs. Les derniers compartiments contenaient des lettres interceptées, adressées à des captifs par des mères au désespoir, des épouses désolées. Jeanne chercha si elle n'en trouvait point une de quelqu'un à qui il lui serait possible de rendre service. Le nom de Mme Louis de Chénier frappa ses regards, la mère d'André redemandait son fils.

Jeanne en prit l'adresse, et la joignit à la liste qu'elle avait trouvée.